

**Le cercle**  
**Paradis**  
*Dayereh*, Iran 2000, 90 minutes

André Habib

Numéro 212, mars-avril 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59213ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Habib, A. (2001). Compte rendu de [Le cercle : paradis / *Dayereh*, Iran 2000, 90 minutes]. *Séquences*, (212), 41–41.

## LE CERCLE

### Paradis

Où commence et où finit un cercle ? Entre le point de départ et le point d'arrivée, retrouvons-nous autre chose que la relance qui remet en orbite la trajectoire ? Que s'est-il passé, entre ces deux points ? Dans le cas qui nous intéresse, entre ces deux plans, qui ouvrent et ferment **Dayereh (Le Cercle)**, que s'est-il produit ? Entre ce premier plan, où les vagissements d'une petite fille nouveau-née se mêlent à l'incompréhension et à la rage de la famille du mari qui attendait un garçon, et ce dernier plan, qui balaie une cellule de prison dans laquelle sont enfermées toutes les femmes dont nous aurons suivi, comme suivant l'arc d'un cercle, une portion de vie tout au long du film ? La courbe que nous avons parcourue nous ramène au même point de départ : une porte, cadrée à la hauteur du regard. Porte d'hôpital ou de cellule, c'est du pareil au même; nous l'apprendrons à la fin : cette femme qui accouche au début était déjà... prisonnière. **Le Cercle** nous aura montré autant les lignes de fuite que les modalités d'une incarcération généralisée. Plus le rayon d'un cercle est grand, plus on a l'impression de filer en ligne droite. Les femmes du **Cercle** sont prises dans les rets d'une ronde infernale et la distance prise par rapport au centre ne fait que reporter à plus tard le constat désespérant.

Entre la Caméra d'or que remporta Jafar Panahi en 1995 pour **Le Ballon blanc** et le Lion d'or qui couronna **Le Cercle** en 2000, c'est non seulement ce réalisateur, mais le cinéma iranien en entier qui semble avoir bouclé une boucle – en refusant peut-être de *se la boucler* ! Beaucoup découvrirent ce cinéma à travers ce conte fabuleux qu'est **Le Ballon blanc**, qui donna à plus d'un l'impression d'assister à une nouvelle façon de filmer, d'accéder au monde et à *un* monde à travers le cinéma. En trois films et en autant de hautes distinctions (**Le Miroir/Ayene**, son deuxième film, a remporté le Léopard d'or au Festival de Locarno en 1997), Jafar Panahi a incarné une certaine vague contemporaine du cinéma en Iran (dans la veine de Kiarostami, peut-être, qui écrit le scénario du **Ballon blanc**), tout en démontrant, avec son dernier film, les voies possibles de son renouvellement. En effet, **Le Cercle** aborde une série de nouveaux thèmes *subversifs* auxquels les familiers de ce cinéma n'étaient pas accoutumés (ni le comité de censure iranien qui bloqua le film pendant deux ans) : femmes qui revendiquent le droit de fumer, qui abandonnent leurs enfants, avortent, se suicident, se prostituent, se font harceler, etc.

**Le Cercle** se constitue autour d'un ensemble de micro-récits, se produit à la faveur d'une série de bifurcations narratives. Les personnages n'existent que le temps de leur courte apparition, et nous ne pouvons que saisir le tracé de leur situation et de leur volonté, parfois floues : celles-ci ont fui de prison et tentent de regagner un paradis imaginaire; celle-là est enceinte de son fiancé, exécuté depuis, et veut obtenir un avortement; cette autre a trouvé refuge auprès d'un mari à qui elle a dû voiler son passé; cette mère désespérée essaie d'abandonner sa petite fille, certaine qu'un orphelinat saura mieux s'occuper d'elle; cette autre encore se

prostitue dans les rues de Téhéran, le soir, pour se payer de quoi vivre, *et cætera*. Chaque personnage prend le relais d'un autre et nous plonge un degré plus loin dans le cynisme, l'absurdité, la cruauté et l'indifférence. Ce ne sont pourtant pas des sketches que Panahi enchaîne, mais des strophes qui éclairent et approfondissent un poème général. Nargess, Arezou, Salmaz, Pari, tous ces noms de femmes sont autant de résonances d'un symptôme plus vaste : « Si l'une échoue, toutes échouent », confiait le cinéaste en interview.

Jafar Panahi a pris le pari d'un itinéraire cinématographique périlleux, inconfortable, impitoyable. Se donnant pour point focal ces visages de femmes, il use d'un nombre étourdissant de *travelings* circulaires qui, sans naïveté ni ostentation, permettent de fondre la forme au contenu, et réciproquement. Manipulant avec une intelligence remarquable les ressorts du plan-séquence, de la suspension, des ellipses, du hors-champ, **Le Cercle** nous rappelle, en le déformant un peu, un certain adage qui veut que la technique puisse être aussi question de morale.

Le paradis est ailleurs, mais n'existe sans doute nulle part. Où commence, et où finira le cercle ?

André Habib

#### ■ Dayereh

Iran 2000, 90 minutes – Réal. : Jafar Panahi – Scén. : Kambozia Partovi, d'après un texte original de Jafar Panahi – Photo : Bahram Badakhshani – Mont. : Jafar Panahi – Son : Ahmad Ardalan, Sassan Bagherpour – Déc. : Iraj Raminfar – Int. : Maryam Parvin Almani (Arezou), Nargess Mamizadeh (Nargess), Fatemeh Naghavi (la mère), Fereshteh Sadr Orafai (Pari), Monir Arab (le vendeur de billets), Elham Saboktakin (l'infirmière) – Prod. : Jafar Panahi – Dist. : Les Films Séville.



Femmes prises dans les rets d'une ronde infernale